

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13 - FAX. (1) 43.31.19.83

Hebdomadaire - n° 1867 - 7 avril 1994 - 3 F

### D 1867 GUATEMALA : LE SILENCE INDIEN

Les Mayas sont au coeur de l'actualité: lent retour au Guatemala des réfugiés du Mexique (cf. DIAL D 1750), difficile réintégration sociale des réfugiés de l'intérieur, appelés "communautés de population en résistance" (cf. DIAL D 1540), interminables négociations de paix entre le gouvernement et la guérilla (cf. DIAL D1835), sans parler du soulèvement indien du Chiapas au Mexique voisin (cf. DIAL D1859).

Peuple ancestral aux valeurs culturelles propres (cf. DIAL D 1706), les Mayas sont des "gens du silence" face aux Blancs. Pourquoi? Voici l'explication donnée par un Maya quiché. Texte extrait du livre de Catherine Vigor intitulé **Atanasio, parole d'indien du Guatemala**, L'Harmattan, 1994. Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

Note DIAL

On dit que l'Indien ne parle pas, qu'il préfère le silence. L'Indien se tait, en premier lieu, parce qu'il a peur de ne pas bien parler l'espagnol et de ne pas être compris. Nous, Quichés, nous pensons et raisonnons forcément en quiché, nous avons nos propres manières de dire les choses et certaines de nos expressions ne peuvent pas se traduire. Moi-même, lorsque je parle espagnol, j'éprouve parfois des difficultés à transmettre le sens exact, le sens profond de ma pensée.

Beaucoup d'Indiens ne sont pas bilingues, certains ne disent que quelques mots d'espagnol, d'autres ne connaissent que des formules de politesse. Ma mère, par exemple, a commencé à parler l'espagnol il y a une dizaine d'années seulement. Au premier abord, on croit qu'elle s'exprime bien, mais si on lui pose une question générale sur la situation du pays, elle ne pourra pas répondre car elle ne connaît pas les mots en espagnol. Si la langue est le moyen de communication par excellence et que l'Indien ne la manie pas bien, il ne pourra évidemment jamais échanger avec personne. De là, ce grand silence... Si vous compreniez le quiché, l'Indien vous dirait:

- Personne ne nous écoute, personne ne nous voit. Nous sommes là, mais personne ne nous voit. Comment faire pour être reconnus?

L'Indien vit dans la soumission. Nous sommes à la fin du xxème siècle et l'Indien continue de ployer sous des charges énormes, la tête baissée sous le *mecapal* comme s'il était une bête de somme. Parce qu'il n'a jamais pu s'exprimer ni se défendre, il a toujours été soumis à l'injustice. Le paysan indien ne peut pas protester ni faire valoir ses droits dans sa langue, il est donc obligé de se taire. Ce silence est une morsure.

La peur augmente le silence. L'Indien a peur parce que depuis des années il a souffert dans sa propre chair la répression, une répression sauvage. Ses frères ont été brûlés, étranglés, défigurés au point d'être devenus méconnaissables. C'est la terreur qui l'oblige à s'enfermer davantage en lui-même et à se taire, et sa peur est alimentée par la confusion totale qui règne autour de lui.

Chacun sait, le monde entier sait que les pays sous-développés comme le nôtre sont le champ de bataille des idéologies. Certains sont venus nous parler du communisme, d'autres du capitalisme, mais ici, ni les uns ni les autres ne savent exactement ce que ces mots signifient, sauf les dirigeants peut-être, et encore... L'Indien est tiraillé entre deux courants dont il ne connaît ni les principes, ni les objectifs. Et la plupart du temps, il ne parvient pas à comprendre le contexte politique dans lequel il vit. Comme il réagit avec ses émotions, sans saisir les idées derrière lesquelles il marche, il s'engage dans des groupes de résistance et se trouve rapidement confronté aux militaires. Cela le terrifie car il a des souvenirs du recrutement forcé et des sévices exercés par les militaires..., la peur ne lâche pas l'indigène, elle le rend muet.

C'est un silence triste, profond, à San Ignacio comme à Nebaj<sup>1</sup>. Combien de temps encore allons-nous devoir nous taire? Dans ma famille aussi, nous nous taisons, mes frères ont peur, nous avons tous peur et c'est une peur savamment entretenue par le pouvoir.

Un exemple suffit: la soeur de mon voisin, ici à Guatemala, est venue précipitamment de son village dimanche dernier pour s'assurer que son frère était vivant. Au village, on avait averti sa mère qu'il avait été enlevé. La famille était même déjà venue lui apporter du réconfort alors que le jeune homme était tranquillement chez lui. Dans ce pays, on sait qu'une personne enlevée est une personne morte. Le mot "enlèvement" ne laisse aucun espoir de revoir le parent disparu. (...)

Le silence a commencé il y a cinq cents ans. Aujourd'hui encore nous le portons. Nous n'avons jamais pu nous exprimer, les armes nous ont toujours fait taire. Parmi nos ancêtres qui connurent l'esclavage et la privation, certains s'opposèrent et ils furent tués après avoir subi les pires supplices. Les autres virent que s'ils élevaient une voix de protestation, ils encouraient la mort. Depuis lors, nous avons été contraints de nous taire et nous sommes emmurés dans cet isolement.

Certains frères indiens vivent au fin fond des forêts ou des ravins dans une pauvreté effroyable, sans savoir ce qui se passe alentour. Pour eux, il n'y a plus aucune espérance, on les a oubliés et ce n'est que lorsqu'ils viennent au bourg, une ou deux fois par mois le jour du marché, qu'ils établissent un contact avec d'autres gens. (...)

Cette absence d'espoir est une souffrance pour nous qui avons pu quitter de telles conditions de vie et qui voyons et mesurons avec une conscience plus claire le silence que notre peuple traîne misérablement avec lui depuis si longtemps.

Il faut que quelqu'un nous entende, que quelqu'un ait un peu de bonne volonté et nous écoute. Il arrive qu'un des nôtres veuille parler, mais personne n'est jamais disposé à l'écouter, ni à accepter sa manière de penser sans la juger ni la critiquer. Bien sûr, nous ne sommes pas tous des sages et ce que nous disons n'est pas toujours juste, mais nous avons besoin de nous exprimer et tant que personne ne nous écouterait, ce silence durera. Cinq cents ans passeront encore et on ne saura pas plus qui est l'Indien. Si nous pouvions parler et être écoutés en toute liberté, nous pourrions jeter les bases d'une société nouvelle dans laquelle les divisions qui existent aujourd'hui entre les ladinos et nous s'amenuiseraient.

---

Abonnement annuel: France 395 F - Étranger 440 F - Avion Amérique latine 500 F - USA-Canada-Afrique 490 F  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441

---

<sup>1</sup> Petite ville du Quiché horriblement éprouvée par la répression